

# L'HOMME QUI RIT

Compagnie **Chaos Vaincu**

Texte de **Victor Hugo**

Conception, mise en scène et jeu **Christine Guênon**

## SÉANCES SCOLAIRES / DÈS LA 3<sup>ÈME</sup>

**Mardi 28 juin à 13h30**

**Mercredi 29 juin à 9h**

**Jeudi 30 juin à 13h30**

**Durée : 1h**

Tarif : 600 Frs par personne (élève et accompagnateur)

Inscription aux séances scolaires à effectuer sur le site internet du Théâtre de l'île, [www.theatredelile.nc](http://www.theatredelile.nc).

Les artistes et l'équipe du Théâtre de l'île sont à votre disposition pour vous accompagner lors de la préparation de votre venue en séance scolaire.

## SÉANCES TOUT PUBLIC

**Vendredi 1<sup>er</sup> juillet à 20h**

**Samedi 2 juillet à 18h**

**Dimanche 3 juillet à 18h**

Les représentations tout public sont aussi ouvertes aux classes. Pour bénéficier du tarif exceptionnel à 1600 Frs réservé aux groupes scolaires, merci d'effectuer une demande auprès du département Jeune Public

Texte disponible au centre de ressources du Théâtre de l'île.

Ce dossier a été réalisé à partir des documents fournis par la compagnie.

## CONTACTS DÉPARTEMENT JEUNE PUBLIC

### Actions culturelles

Laurent Rossini

25.50.52

[enfanceetjeunesse@mls.nc](mailto:enfanceetjeunesse@mls.nc)

[www.theatredelile.nc](http://www.theatredelile.nc)

### Séances scolaires

Chloé Alvado

25.50.52

[assistante@theatredelile.nc](mailto:assistante@theatredelile.nc)

<b>1. LA PIÈCE</b>	<b>3</b>
<b>2. L'AUTEUR</b>	<b>4</b>
<b>3. LE ROMAN</b>	<b>4</b>
<b>4. L'ADAPTATION THÉÂTRALE ET LES CHOIX DE MISE EN SCÈNE</b>	<b>5</b>
4.1 Pourquoi adapter <i>L'Homme qui rit</i> ?	5
4.2 Une comédienne sur scène...	5
4.3 Rire...	6
4.4 Ursus...	6
4.5 Trouver son homme qui rit...	6
<b>5. RÉFLEXIONS SUR LE TEXTE</b>	<b>7</b>
5.1 Un texte politique	7
5.2 Le rire pour dénoncer	8
5.3 Les enfants comme boucs-émissaires	9
<b>6. EXERCICES À FAIRE EN CLASSE</b>	<b>10</b>
6.1 Texte et représentation	10
6.2 Écrire un discours politique	10
6.3 Les descendants de l'Homme qui rit	10
<b>ANNEXE 1 : EXTRAITS DE TEXTE</b>	<b>11</b>
<b>ANNEXE 2 : ARTICLES DE PRESSE</b>	<b>13</b>

# 1 LA PIÈCE

Dans l'Angleterre de la fin du 17<sup>e</sup> siècle, sévissent les comprachicos, des hommes qui volent ou achètent des enfants pour les revendre après en avoir fait des bêtes de foire. Ils ont ainsi enlevé Gwynplaine, qu'ils ont atrocement mutilé, lui imprimant sur le visage un rictus éternel en lui fendant la bouche. Alors qu'il n'a que dix ans, les comprachicos pressés d'embarquer sur un ourque qui doit les emmener loin de l'île anglaise abandonnent Gwynplaine. Resté sur la berge, il est livré à lui-même pour survivre et retourner vers la ville. Durant son périple, il sauve Déa, elle aussi orpheline et infirme (elle est aveugle) et l'emmène avec lui.

Il finit par trouver refuge dans la roulotte d'un forain, Ursus, qui prend les deux enfants sous son aile.

Quinze ans plus tard, Ursus a monté avec eux une troupe de théâtre qui connaît un très grand succès, le visage défiguré de Gwynplaine suscitant l'hilarité du public et lui valant la célébrité sous le nom de «L'homme qui rit».

Gwynplaine résiste aux sirènes de la gloire et non seulement reste fidèle à Déa, dont il est amoureux, mais développe une conscience politique de plus en plus forte.

Un jour, Gwynplaine est arrêté et tandis qu'Ursus et Déa le croient mort, il est en fait conduit à la cour où il apprend les circonstances réelles de son enlèvement. Il est en effet le fils légitime de Lord Clancharlie qui, fut forcé par le roi Jacques à s'exiler car il était un fidèle de Cromwell.

À sa mort, Jacques, voulant se débarrasser de son héritier, a secrètement vendu Gwynplaine à des comprachicos.

Désormais Lord, Gwynplaine siège comme il se doit à la Chambre des Lords, au sein de laquelle il tente d'apostropher les Lords sur leur indécence face au peuple écrasé par la misère. Mais, en voyant son visage, l'assemblée ne fait que rire de sa performance. Gwynplaine renonce à sa pairie et part retrouver Déa et Ursus. Mais le cœur fragile de Déa ne résiste pas à l'émotion de retrouver Gwynplaine et elle meurt dans ses bras. Gwynplaine décide de la rejoindre dans la mort en se jetant à l'eau.

## Texte

Victor Hugo

## Conception, adaptation, mise en scène et jeu

Christine Guénon

## Assistante à la mise en scène

Laure Guillem

## Lumière

Dominique Fortin

## CHRISTINE GUÉNON

### METTEUR EN SCÈNE ET COMÉDIENNE

Après des études au Théâtre des Quartiers d'Ivry, sous le regard de Catherine Dasté et Françoise Gerbaulet, puis à l'Espace Acteur sous celui de Guy Shelley et Michel Cerda, elle travaille sous la direction de Michel Cerda, Nicolas Lormeau (de la Comédie Française), Daniel Souier, Jean-Christian Grinevald, Thierry Atlan, Sophie Renault.

Elle est Suzanne, la sœur, dans *Le Pays lointain* de Jean-Luc Lagarce monté par François Rancillac, et Christine dans *Mademoiselle Julie* mis en scène par Jacques Falguière en 2006.

Elle rencontre en travail, et en projets, Elisabeth Chailloux, Marc Paquien, Omar Porras.

En 2007, elle joue dans *Retour à la citadelle* de Jean-Luc Lagarce, mis en scène par

François Rancillac (Théâtre des Abbesses, décembre 2007), puis *L'Affiche* de Philippe Ducros mis en scène par Guy Delamotte, Panta Théâtre à Caen, Tarmac de La Villette en 2009.

En 2011/12, elle joue dans *Détours* de Sophie Calle mis en scène par François Rancillac au Théâtre de l'Aquarium.

Elle crée en 2012 *L'homme qui rit* de Victor Hugo qu'elle a mis en scène et joué en France, Algérie, Russie. Ce spectacle sera également présenté au Théâtre de l'île de Nouméa.



## 2. L'AUTEUR

Victor Hugo est né en 1802 à Besançon et mort en mai 1885 à Paris.

Considéré comme l'un des plus importants écrivains de langue française, il est à la fois poète, dramaturge et prosateur romantique. Il est aussi un intellectuel engagé qui a marqué l'histoire politique du 19<sup>e</sup> siècle.

Romancier, il connaît un grand succès populaire, avec des œuvres comme *Notre Dame de Paris* (1831) ou *Les Misérables* (1862).

Poète, il a notamment écrit des recueils comme *Les Feuilles d'automne* (1831) ou *Les Contemplations* (1856). Au théâtre, il expose sa théorie du drame romantique dans sa préface de *Cromwell* (1827) et l'illustre avec *Hernani* (1830) et *Ruy Blas* (1838).

Très impliqué dans la vie politique et sociale de son époque, il fait de nombreux discours à la Chambre des pairs, à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative, notamment sur la peine de mort ou l'Europe.

Condamné à l'exil pendant les 20 ans du second Empire, il est l'une des figures emblématiques de l'écrivain engagé.

## 3. LE ROMAN

Dès 1861, Victor Hugo a le projet d'écrire une trilogie politique dont le premier volet traiterait de l'aristocratie (*L'homme qui rit*), le second de la monarchie, et le dernier de la démocratie.

Seuls deux parties de cette suite furent terminés et édités : en 1869 *L'homme qui rit* mettant en scène l'Angleterre de la fin du 17<sup>e</sup> siècle et en 1874 *93*, le roman consacré à la Révolution française, mais faisant également écho aux événements récents de la Commune.

Hugo trouve l'inspiration de *L'homme qui rit* dans *Le journal du Barbier*, dans lequel les mutilations subies par les galériens sont identiques à celles subies par Gwynplaine et où l'on entend parler de vols d'enfants.

Dans la préface de *L'homme qui rit* en 1868, Hugo explique qu'il a écrit ce livre parce que « philosophe, il a voulu affirmer l'âme et la conscience, qu'historien, il a voulu révéler des faits monarchiques peu connus et renseigner la démocratie, et que poète, il a voulu faire un drame ».

Malgré le succès des romans précédents, *L'homme qui rit* ne parvient pas à séduire le lectorat, la presse et les conditions de publication (en pleine campagne législative) sont défavorables. Toutefois, Zola en fait une critique très élogieuse, affirmant que « *L'homme qui rit* est supérieur à tout ce que Victor Hugo a écrit depuis dix ans. Il y règne un souffle surhumain. ».

Roman à la fois historique et politique, *L'homme qui rit* est une œuvre saisissante par ses personnages et a inspiré d'excellents illustrateurs, réalisateurs et metteurs en scène.

# 4 L'ADAPTATION THÉÂTRALE ■ ET LES CHOIX DE MISE EN SCÈNE

PAR CHRISTINE GUÉNON

## 4.1 POURQUOI ADAPTER « L'HOMME QUI RIT »...

« Cela se passait il y a 300 ans, du temps que les hommes étaient un peu plus des loups qu'ils ne le sont aujourd'hui, pas beaucoup plus. »

Victor Hugo

C'est en Avril 2009, à Boulogne-sur-Mer, après avoir joué le *Roi Lear*.

Ludovic Longelin qui nous a programmé fait part de son désir d'inviter trois comédiens qui s'empareront d'un texte non théâtral...

« *L'homme qui rit* », je réponds, « Victor Hugo, *L'homme qui rit*, je vais jouer *L'homme qui rit* », toute seule. » Et voilà, c'était parti.

Un roman que j'ai lu, il y a vingt ans et que je n'ai jamais pu oublier.

Un roman politique, philosophique, historique. De la poésie pure au service de l'intelligence.

*L'homme qui rit*, un titre aussi.

Puissant, énigmatique, émouvant comme peut l'être celui du film d'un autre Victor, Sjöström celui-là, un des pères du cinéma suédois des années 20, considéré par Chaplin comme le meilleur réalisateur du monde...

« Larmes de clown ».

Le clown pleure, l'homme rit.

Qui est l'homme qui rit ? De quoi rit-il ?

Est-ce Gwynplaine, cet enfant de deux ans qu'on a défiguré afin qu'il porte sur son visage le rire éternel ? On marque sur sa peau le rire comme on marque le bagnard, l'étranger, le juif, le pauvre.

« Ris mon garçon car tu riras toujours ».

Es-tu celui qui rit ou celui qui fait rire ?

Ris-tu de ce que l'on t'a fait ou de ceux qui te regardent ?

Es-tu le seul à ne pas rire ?

Car l'homme qui rit est peut-être la force, le pouvoir, la tradition, l'impunité, car son seul lot de consolation, c'est son rire.

On force l'homme à rire du monde qu'il s'est fabriqué, à rire des vérités toujours blessantes, des espoirs vains et on lui oppose comme seul contrepoint, l'amour, seule vérité peut-être sincère de cette humanité riante, mais l'amour est aveugle.

L'homme est forcé de rire.

Et comme on ne goûte pas le comique si l'on est isolé, que pour le comprendre il faut le replacer dans son milieu naturel qui est la société, je le pose sur scène, au théâtre, devant nous.

## 4.2 UNE COMÉDIENNE SUR SCÈNE...

J'ai choisi quatre figures :

Ursus, le bateleur misanthrope qui recueille Gwynplaine, l'enfant défiguré et Déa l'enfant trouvée. Et puis aussi les méchants comprachicos, et le narrateur, la voix du poète.

Je les esquisse, je les dessine, je les incarne, je les entends, sans prévenir je passe de l'un à l'autre pour provoquer le public dans son écoute, qu'il vienne à moi comme je vais à lui.

Un acteur en travail, un public en travail, pour regarder ensemble ce que nous raconte le roman, hier comme aujourd'hui :

Qu'est-ce que ça veut dire que vivre ensemble ?

Alors je pose sur mon visage le rire de Gwynplaine et il n'y a plus qu'à écouter...

### 4.3 RIRE...

Au départ, je voulais faire un spectacle drôle et puis je n'ai pas réussi, quoique... Je pensais à Chaplin, j'avais des images de film, je pensais à Gabin, au cinéma expressionniste allemand.

Je voulais faire rire avec les appétits humains les plus sombres, j'imitais pour saisir où ils étaient allés. Cela m'a nourrie. Et en abandonnant peu à peu l'imitation, j'ai trouvé mon propre chemin. Mon rire.



### 4.4 URSUS...

Ursus, c'est le plus beau des personnages et selon moi le véritable héros de cette épopée hugolienne. C'est le bon, le vrai, le juste. Un vagabond n'ayant pour ami et pour compagnon qu'un loup. C'est par lui et avec lui que nous marchons dans l'histoire sans fin du rapport entre les puissants et les exclus. La regarder avec le rire philosophe du saltimbanque, qui ne change rien, qui peut-être ne sert à rien, mais qui est essentiel à l'humanité.

C'est tentant pour un acteur...

### 4.5 TROUVER SON HOMME QUI RIT...

Comment trouver la bonne façon de représenter théâtralement la défiguration de Gwynplaine, éviter la surenchère d'effets, pouvoir devenir le personnage sans quitter la scène ?...

Avant de commencer à répéter, je me suis mise devant un miroir et j'ai essayé plein de choses : le maquillage, la cire... Mais rien ne fonctionnait.

Et puis, un jour, désenchantée, je prend machinalement un lacet qui traîne à côté du miroir, je le met dans ma bouche et je tire... Le lacet ne tient pas, alors j'essaie à nouveau, cette fois avec un élastique... Et là, j'avais trouvé, je tenais mon « Homme qui rit » !...



# 5. RÉFLEXIONS SUR LE TEXTE

## 5.1 UN TEXTE POLITIQUE

Écrit au 19<sup>ème</sup> siècle, ce texte de Victor Hugo prend la forme d'un roman dit «philosophique» dont l'objectif est de dénoncer la misère du peuple.

«Ce mot, la politique, m'a toujours paru peu défini. Quant à moi, j'ai essayé, selon la mesure de mes forces, d'introduire dans ce qu'on appelle, la politique, la question morale et la question humaine. Au point de vue humain, j'ai élevé la voix pour les opprimés de tous les pays et de tous les partis ».

Victor Hugo

Victor Hugo a fait de la lutte contre la misère le cœur de son œuvre, brouillant les frontières entre politique et littérature pour parler directement au peuple. En écrivant *L'Homme qui rit*, Hugo souhaite dénoncer l'oisiveté d'une noblesse qui, par ennui, se distrait de la violence et de l'oppression, mais aussi la passivité du peuple, qui préfère rire et soumettre, plutôt que de réagir.

Différents courants littéraires peuvent être utilisés pour exprimer des critiques et dénonciations, comme le pamphlet (courant auquel se rattache *L'Homme qui rit*) et la satire.

**Le pamphlet** est une forme d'expression contestataire, qui peut tout aussi bien être une poésie, un roman, une fiction, etc.

Parmi les grands pamphlétaires, on trouve La Boétie, Chateaubriand ou Zola, par exemple.

**Une satire** est une œuvre dont l'objectif est une critique moqueuse de son sujet (des individus, des organisations, des Etats...), souvent dans l'intention de provoquer ou de prévenir un changement. Parmi les grands auteurs ayant utilisé la satire, on peut citer Cervantes dans *Don Quichotte*, ou Voltaire dans certains de ces contes comme *Candide*. Tandis que le pamphlet se veut révélateur d'une vérité et affirme sur un ton grave une situation existante devant être combattue, la satire s'appuie sur une rhétorique qui cherche à faire rire et s'attache à grossir ou à détourner des faits pour mieux dénoncer.

Dans *L'Homme qui rit* la dénonciation faite par Victor Hugo est directe. À travers le destin de Gwynplaine, il met en évidence les fractures sociales qui touchent la société. D'un côté, la misère avec l'univers des vagabonds et des forains, de l'autre, celui de la cour d'Angleterre et du luxe éhonté dans lequel vit la noblesse. Gwynplaine, avec son visage mutilé, est le symbole de l'humanité soumise à la misère et à l'injustice.

«Je représente l'humanité telle que ses maîtres l'ont faite. L'homme est un mutilé. Ce qu'on m'a fait, on l'a fait au genre humain. On lui a déformé le droit, la justice, la vérité, la raison, l'intelligence, comme à moi les yeux, les narines et les oreilles ; comme à moi, on lui a mis au cœur un cloaque de colère et de douleur, et sur la face un masque de contentement.»

Extrait du discours de Gwynplaine à la Chambre des Lords, *L'Homme qui rit*, Victor Hugo

Ainsi pour Victor Hugo, le visage de Gwynplaine est le «masque symbolique d'un peuple défiguré dont on a occulté et voilé la souffrance». Il est le symbole du peuple meurtri parce qu'il a été défiguré pour faire la fortune de ses maîtres et le plaisir de la foule, mais aussi parce qu'il est forcé d'afficher un sourire permanent face aux humiliations dont il est victime.

Mais Gwynplaine n'est pas que victime, il est aussi porte-parole du peuple. Ainsi, c'est la voix des «misérables» qu'il porte lors de son discours à la Chambre des Lords où il attaque frontalement la noblesse, dont il dénonce les excès et à qui il tente d'ouvrir les yeux sur la misère vécue par le peuple, dénonçant les graves injustices qui gangrènent la société.

«Alors pour insultez la misère. Silence, pairs d'Angleterre ! Juges, écoutez la plaidoirie [...] Ecoutez-moi, je vais vous dire. Oh ! Puisque vous êtes puissants, soyez fraternels ; puisque vous êtes grands, soyez doux. Si vous saviez ce que j'ai vu ! Hélas ! En bas, quel tourment ! Le genre humain est au cachot. Que de damnés qui sont des innocents ! Le jour manque, l'air manque, la vertu manque ; on n'espère pas et, ce qui est redoutable, on attend. Rendez-vous compte de ces détresses. Il y a des êtres qui vivent dans la mort. Il y a des petites filles qui commencent à huit ans par la prostitution et qui finissent à vingt ans par la vieillesse. »

Extrait du discours de Gwynplaine à la Chambre des Lords, *L'Homme qui rit*, Victor Hugo

*L'Homme qui rit* est aussi un plaidoyer pour la différence. Le héros de Hugo est à nouveau un «monstre», figure déjà utilisée par exemple dans *Notre Dame de Paris*, avec Quasimodo, et dans *Le Roi s'amuse*, avec Triboulet. Mais, tandis que leurs difformités physiques reflètent l'âme noire de Triboulet et de Quasimodo, l'apparence hideuse de Gwynplaine est à l'opposé de son âme, belle et noble. En outre, si les difformités de Quasimodo et de Triboulet sont l'œuvre de la nature, celle de Gwynplaine est l'œuvre des hommes, donc source d'indignation.

Ce qui frappe dans *L'Homme qui rit*, c'est son incroyable modernité. Le discours de Gwynplaine devant la Chambre des Lords pourrait être dit encore aujourd'hui n'importe où dans le monde, le fossé divisant les «nantis» et les «exclus» restant d'une brûlante actualité...

## 5.2 LE RIRE POUR DÉNONCER

Victor Hugo manie l'ironie dans *L'Homme qui rit*. Ainsi, lorsqu'il semble faire l'apologie du système politique anglais, ce n'est évidemment que sur le ton du sarcasme pour mieux dénoncer cette royauté où le bon vouloir du roi fait office de loi. Pour Alain Vaillant, professeur de littérature française à l'Université de Paris Ouest, l'une des contributions majeures de Victor Hugo au Romantisme est la place qu'il a accordée au rire dans son œuvre. Pour lui, le rire hugolien est par essence politique et démocratique car il vise à « rapprocher fraternellement le haut et le bas ».

Mais le «rire» chez Hugo est surtout un symbole, celui représenté par Gwynplaine. Celui-ci, pourtant atrocement mutilé, ne provoque ni compassion, ni indignation chez ceux qui le voient mais au contraire rires, moqueries et volonté de l'humilier. Hugo s'intéresse ici au rire qui naît de la souffrance d'autrui. Gwynplaine est un monstre de foire, défiguré pour faire rire, pour divertir. Il est en fait le seul à ne pas rire, il n'est que l'objet du rire, privé de fait de toute humanité, de toute dignité.

*Ce rire qui est sur mon front, c'est un roi, qui l'y a mis. Ce rire exprime la désolation universelle. Ce rire veut dire haine, silence contraint, rage, désespoir. Ce rire est un produit des tortures. Ce rire est un rire de force. »*

Extrait du discours de Gwynplaine à la Chambre des Lords, *L'Homme qui rit*, Victor Hugo

Ainsi, le rire de Gwynplaine est un « rire de force », comble de la perversité politique. C'est celui des « misérables », du peuple défiguré par un pouvoir tyrannique, qui ne se contente pas de le soumettre, mais le force en plus à manifester son contentement. Parallèlement pour Alain Vaillant, les rires provoqués par le visage de Gwynplaine sont un exutoire pour un peuple malmené par les puissants.

*Et de quoi avait-on ri ? De son rire.*

*Ainsi, cette voie de fait exécration dont il gardait à jamais la trace, cette mutilation devenue gaîté à perpétuité, ce rictus stigmaté, image du contentement supposé des nations sous les oppresseurs, ce masque de joie fait par la torture, cet abîme du ricanement qu'il portait sur la face, cette cicatrice signifiant jussus regis, cette attestation du crime commis par le roi sur lui, symbole du crime commis par la royauté sur le peuple entier, c'était cela qui triomphait de lui, c'était cela qui l'accablait, c'était l'accusation contre le bourreau qui se tournait en sentence contre la victime !*

*Prodigieux déni de justice. La royauté, après avoir eu raison de son père, avait raison de lui. Le mal qu'on avait fait servait de prétexte et de motif au mal qui restait à faire. Contre qui les lords s'indignaient-ils ? Contre le tortureur ? Non. Contre le torturé. Ici le trône, là le peuple ; ici Jacques II, là Gwynplaine. Certes, cette confrontation mettait en lumière un attentat, et un crime. Quel était l'attentat ? Se plaindre. Quel était le crime ? Souffrir.*

*L'Homme qui rit*, Victor Hugo

### 5.3 DES ENFANTS COMME BOUCS-ÉMISSAIRES

Dans ce texte, c'est l'enfant qui « trinque », c'est lui qui subit le premier, le plus fortement et le plus injustement toutes les violences. Il est traité comme une marchandise. Les comprachicos les achètent, les volent, les revendent, les mutilent ne les considérant que comme des moyens de s'enrichir ou de divertir et non comme des personnes à part entière. Ce commerce d'enfants, très important et très lucratif au 17<sup>e</sup> siècle, est l'une des choses que Victor Hugo souhaitait dénoncer à travers son roman.

La question de l'enfance « sacrifiée » est récurrente chez Hugo, notamment à travers la thématique de l'abandon ou de l'enlèvement.

Dans *Notre Dame de Paris*, Esmeralda est enlevée à Sachette et Quasimodo est abandonné par ses parents avant d'être recueilli par Frollo.

Dans *Les Misérables*, Cosette est confiée par Fantine aux Thénardier, qui eux-mêmes « vendent » deux de leurs fils à une nourrice.

Dans *L'Homme qui rit*, Gwynplaine est enlevé parce que sa filiation est « gênante », il est mutilé pour devenir une « bête de foire » et est abandonné par les « comprachicos » sans aucun égard.

# 6 EXERCICES À FAIRE EN CLASSE

## 6.1 TEXTE ET REPRÉSENTATION

Pour ne pas déflorer le spectacle, mieux vaut ne pas faire lire l'intégralité de la pièce aux élèves avant la représentation. Cependant, il serait intéressant de leur proposer de lire des extraits et de faire quelques exercices de préparation autour de ces extraits, afin de créer une curiosité et de leur permettre de mieux saisir les enjeux du spectacle.

Deux extraits du texte sont présentés en annexe.

Il pourra être demandé aux élèves de faire une lecture à haute voix en petits groupes. On posera ensuite aux élèves quelques questions sur la façon dont ils imaginent la représentation de ce qu'ils ont lu :

- Comment pensez-vous que l'histoire continue ? : Imaginez la suite...
- Comment représenter le décor ? : Doit-il être représenté de manière réaliste ?
- Quels costumes imaginer pour le personnage ?
- Comment imaginer la mise en scène avec une seule comédienne ?

## 6.2 ÉCRIRE UN DISCOURS POLITIQUE

Il pourra être demandé aux élèves de travailler sur deux formes de discours politiques :

- Un discours politique sur le sujet de leur choix en utilisant l'ironie verbale, c'est-à-dire en impliquant l'inverse de ce qu'ils énoncent.
- Un discours politique pamphlétaire, sur le sujet de leur choix, que les élèves souhaiteraient défendre devant l'Assemblée Nationale.

## 6.3 LES «DESCENDANTS» DE L'HOMME QUI RIT

Il pourra être demandé aux élèves de trouver d'autres exemples de personnages inspirés de *L'Homme qui rit* dans la littérature.

# ANNEXE 1

EXTRAITS DU SPECTACLE *L'HOMME QUI RIT* D'APRÈS VICTOR HUGO, ADAPTÉ PAR CHRISTINE GUËNON

## Les comprachicos.

(début du texte)

Qui connaît à cette heure le mot comprachicos, et qui en sait le sens ?

Les comprachicos étaient une hideuse et étrange affiliation nomade, fameuse au 17<sup>ème</sup> siècle.

Les comprachicos faisaient le commerce des enfants.

Ils en achetaient et ils en vendaient.

Ils n'en dérobaient point. Le vol des enfants est une autre industrie.

Et que faisaient-ils de ces enfants ? Des monstres. Pourquoi des monstres ?

Pour rire.

Le peuple a besoin de rire ; les rois aussi.

Les efforts de l'homme pour se procurer de la joie sont parfois dignes de l'attention du philosophe. Cela se passait il y a trois cents ans, du temps que les hommes étaient un peu plus des loups qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Pas beaucoup plus.

Un enfant destiné à être un joujou pour les hommes, cela a existé. (Cela existe toujours aujourd'hui). Pour que l'homme hochet réussisse, il faut le prendre de bonne heure.

Le nain doit être commencé petit. On jouait de l'enfance. Mais un enfant droit, ce n'est pas bien amusant. Un bossu, c'est plus gai.

De là un art. Il y a des éleveurs. On prenait un homme et l'on faisait un avorton ; on prenait un visage et l'on faisait un mufle. On tassait la croissance ; on pétrissait la physionomie. C'était toute une science. Dégrader l'homme mène à le déformer. On complétait la suppression d'état par la défiguration. Cela faisait des êtres dont la loi d'existence était monstrueusement simple : permission de souffrir, ordre d'amuser.

Sous les Stuarts, les comprachicos n'étaient point mal en cour. Au besoin la raison d'état se servait d'eux. Ils avaient un talent, défigurer, qui les recommandaient à la politique. Défigurer vaut mieux que tuer. Il y avait bien le masque de fer, mais c'est un gros moyen. On ne peut pas peupler l'Europe de masques de fer, tandis que les bateleurs difformes courent les rues sans invraisemblance.

Non seulement les comprachicos ôtaient à l'enfant son visage, mais ils lui ôtaient sa mémoire. Du moins ils lui ôtaient ce qu'ils pouvaient. Pendant l'opération, les comprachicos assoupissaient le petit patient au moyen d'une poudre stupéfiante qui passait pour magique et qui supprimait la douleur. Cette poudre a été de tout temps connue en Chine. La Chine a eu avant nous toutes nos inventions, l'imprimerie, l'artillerie, le chloroforme... En Chine, de tout temps, on a eu la recherche d'art et d'industrie que voici : c'est le moulage de l'homme vivant. On prend un enfant de deux ou trois ans, on le met dans un vase de porcelaine plus ou moins bizarre, sans couvercle et sans fond, pour que la tête et les pieds passent. Le jour on tient ce vase debout, la nuit on le couche pour que l'enfant puisse dormir. L'enfant grossit ainsi sans grandir, emplissant de sa chair comprimée et de ses os tordus les bossages du vase. Cette croissance en bouteille dure plusieurs années. À un moment donné elle est irrémédiable. Quand on juge que cela a pris et que le monstre est fait, on casse le vase, l'enfant en sort, et l'on a un homme ayant la forme d'un pot. C'est commode ; on peut d'avance se commander son nain de la forme qu'on veut.

[...]

## Plaidoirie de Gwynplaine devant la Chambre des Lords.

(fin du texte)

Mylords, vous êtes en haut. C'est bien. Il faut croire que Dieu a ses raisons pour cela. Vous avez le pouvoir, l'opulence, la joie, le soleil immobile à votre zénith, l'autorité sans borne, la jouissance sans partage, l'immense oubli des autres. Soit. Mais il y a au-dessous de vous quelque chose. Au-dessus peut-être. Mylords, je viens vous apprendre une nouvelle. Le genre humain existe.

Je suis celui qui vient des profondeurs. Mylords, vous êtes les grands et les riches. C'est périlleux. Vous profitez de la nuit. Mais prenez garde, il y a une grande puissance, l'aurore. L'aube ne peut-être vaincue. Elle arrivera. Elle arrive. Elle a en elle le jet du jour irrésistible. Et qui empêchera cette fronde de jeter le soleil dans le ciel ? Le soleil c'est le droit. Vous, vous êtes le privilège. Ayez peur. Le vrai maître de la maison va frapper à la porte. Quel est le père du privilège ? le hasard. Et quel est son fils ? l'abus. Ni le hasard ni l'abus se sont solides. Ils ont l'un et l'autre un mauvais lendemain. Je viens vous avertir. Je viens vous dénoncer votre bonheur. Il est fait du malheur d'autrui. Vous augmentez la pauvreté des pauvres pour augmenter la richesse des riches. C'est le contraire qu'il faut faire.

Vous avez tout, et ce tout se compose du rien des autres. Mylords, je suis l'avocat désespéré, et je plaide la cause perdue. Cette cause, dieu la regagnera. Moi, je ne suis rien, qu'une voix. Le genre humain est une bouche, et j'en suis le cri. Vous m'entendrez ; je viens ouvrir devant vous, les grandes assises du peuple. Je plie sous ce que j'ai à dire. Par où commencer ? je ne sais. J'ai ramassé dans la vaste diffusion des souffrances mon énorme plaidoirie éparse. Qu'en faire maintenant ? Elle m'accable, et je la jette pêle-mêle devant moi. Avais-je prévu ceci ? Non.

Vous êtes étonnés, moi aussi. Hier j'étais un bateleur, aujourd'hui je suis un lord. Jeux profonds. De qui ? De l'inconnu. Parmi vous je m'appelle Lord Fermain Clancharlie, mais mon vrai nom est un nom de pauvre, Gwynplaine. Je suis un misérable taillé dans l'étoffe des grands par un roi, dont ce fut le bon plaisir. Voilà mon histoire. J'ai été jeté au gouffre. Dans quel but ? pour que j'en visse le fond. Je suis un plongeur et je rapporte la perle, la vérité.

Je parle parce que je sais. Vous m'entendrez. J'ai éprouvé. J'ai vu. La souffrance, non, ce n'est pas un mot, messieurs les heureux. La pauvreté, j'y ai grandi ; l'hiver, j'y ai grelotté ; la famine, j'en ai goûté ; le mépris, je l'ai subi ; la peste, je l'ai eue ; la honte, je l'ai bue. Et je la revomirai devant vous, et ce vomissement de toutes les misères éclaboussera vos pieds et flamboiera.

[...]

Entre ceux qui oppriment et ceux qui sont opprimés, il n'y a de différence que l'endroit où ils sont situés. Vos pieds marchent sur des têtes, ce n'est pas votre faute. C'est la faute de la Babel sociale. Construction manquée, toute en surplombs. Un étage accable l'autre. Puisque vous êtes puissants, soyez fraternels ; puisque vous êtes grands, soyez doux.

Cette bouteille à la mer où était la métamorphose de Gwynplaine en Lord Clancharlie, il est surprenant qu'elle est flottée quinze ans sur la mer, dans les houles, dans les ressacs, dans les rafales, et que toute cette colère ne lui ait fait aucun mal. Je vois pourquoi. Il y a des destinées à secret ; moi j'ai la clef de la mienne et j'ouvre mon enigme. Je serai le lord des pauvres.

# ANNEXE 2

## ARTICLES DE PRESSE

Que vous ayez lu ou non ce roman incroyable de Victor Hugo, nous vous recommandons d'aller voir son adaptation au théâtre par Christine Guênon. Vous rentrez de plein fouet dans le génie de la langue de Victor Hugo, prodigieux conteur, créateur de personnages fascinants, extraordinaires, véritables tribunes de ses révoltes.

*L'Homme qui rit*, considéré comme un roman initiatique, raconte le parcours de Gwynplaine, un enfant volé, défiguré puis abandonné par les comprachicos, recueilli par Ursus, un saltimbanque dont le seul compagnon est un loup.

C'est la voix du peuple que veut faire entendre Victor Hugo à travers Gwynplaine qui résume ainsi sa vie lors de son discours à la chambre de lords :

« Une nuit, une nuit de tempête, tout petit, abandonné, orphelin, seul dans la création démesurée, j'ai fait mon entrée dans cette obscurité que vous appelez la société. La première chose que j'ai vue, c'est la loi, sous la forme d'un gibet ; la deuxième, c'est votre richesse, sous la forme d'une femme morte de froid et de faim ; la troisième, c'est l'avenir, sous la forme d'un enfant agonisant ; la quatrième, c'est le bon, le vrai et le juste, sous la figure d'un vagabond n'ayant pour compagnon et pour ami qu'un loup. » Gwynplaine dira encore : « L'homme est un mutilé. Ce qu'on m'a fait, on l'a fait au genre humain, on lui a déformé le droit, la justice, la vérité, la raison, l'intelligence, comme à moi les narines, les yeux, et les oreilles ; comme à moi on lui a mis dans le cœur un cloaque de colère et de douleur, et sur la face un masque de contentement ».

Christine Guênon, sur scène, a l'allure d'un Gavroche à l'ossature frêle mais nerveuse.

Elle est un personnage de Victor Hugo, elle résume tout entière ceux de l'épopée de « L'homme qui rit ».

À travers elle, c'est toute la complexité des personnages, leurs drames, leur humanité, leur violence à fleur de peau qui bousculent les spectateurs captivés. Devenue corps de livre qui parle, hypnotisée elle-même par son récit, elle se transforme suivant les tribulations de Gwynplaine et d'Ursus, pour devenir l'homme qui rit, qui invoque son destin, celui de Lord des pauvres.

C'est poignant et d'une saisissante vérité. La vision de « l'homme qui rit », le visage contracté par son rire figé, frêle mais si passionné, nous emporte dans la houle de son message. C'est fulgurant, c'est fort, bravo Christine Guênon !

Evelyne Trân  
Le Monde

« J'ai senti le besoin d'affirmer l'âme » Victor Hugo.

La deuxième partie de la soirée nous conte l'histoire d'un enfant que l'on a mutilé. Les Comprachicos l'ont défiguré et abandonné à son sort. Là encore, les marques de violences et d'exclusion butent sur les notions d'égalité, et l'on doute encore et toujours d'apprendre un jour à vivre ensemble.

Dès le premier instant, l'actrice en marcel nous happe, nous harponne, nous habite. Un petit bout de femme sur un plateau nu nous embarque dans une vaste épopée. Une seule femme va nous immerger dans le chef d'oeuvre de Victor Hugo, passant par quatre figures, nous faisant voyager dans le XIXe siècle. Et nous la suivons, en apnée, suspendus à son souffle, nous avons froid, nous avons peur, nous n'existons plus, faibles parmi les faibles, plus petits qu'un atome. Une seule femme qui découd les codes du genre, devient homme, enfant, bête affamée, parcourt le monde, ressurgit du chaos et tombe et se relève, et cherche partout les traces d'une humanité disparue. Par sa bouche, les mots du poète nous élèvent, nous transportent dans les replis surréalistes qui sont encore et toujours, hélas, une réalité. Dans ce roman initiatique, l'enfant abandonné va traverser toutes les épreuves, rencontrer la mort, puis sauver une vie, une petite fille, puis trouver Ursus, magnifique personnage, figure de la bonté et qui n'avait, jusqu'alors, supporté que la compagnie d'un loup. L'itinéraire de l'orphelin qui a traversé la torture, et s'est senti écrasé par l'univers, est sidérant et, Christine Guênon, arc-boutée à la langue d'Hugo, nous stupéfie. Elle dessine la plaine enneigée, le ciel étoilé, la falaise abrupte, façonne le bruit des vagues, le souffle de l'errance et du naufrage des bourreaux, repousse l'ombre de la bouteille qui rendra son identité à l'homme qui rit. Et le charme opère, à chaque changement de rôle, dans chaque silence, à chacun de ses pas, une nouvelle clarté, un champ du possible. Et c'est dans la chambre des Lords que les convictions de Victor Hugo s'expriment : droit, justice et vérité. Il pensait alors pouvoir détruire la misère. L'homme au rire monstrueux n'a pas fini de se préoccuper de l'avenir.

Anna Graham  
Un fauteuil pour l'orchestre